



G.L. Durlacher (°1928) (Photo Bert Nienhuis).

c'est que les événements furent trop atroces pour pouvoir s'en souvenir tout de suite... Mais le refoulement a son prix». A l'évidence, écrire lui est une nécessité : pour sa prose autobiographique il puise dans sa propre vie très mouvementée, tout en insérant ses propres expériences dans l'histoire plus générale, dite «grande». «J'ai voulu et je veux encore savoir le pourquoi et le comment de notre catastrophe et apprendre à connaître mes propres coordonnées. Comment avons-nous vécu et survécu, comment fut notre libération, comment notre retour chez nous? Et pourquoi le monde a pu rester aveugle et sourd durant les heures les plus noires de la guerre et après?» (*Strepen aan de hemel*).

En même temps il écrit - il se souvient - pour témoigner de ce qu'il a subi - comme un devoir d'honneur à l'égard de ceux qui ne sont pas revenus des camps. Elie Wiesel a déjà écrit que l'histoire et surtout l'histoire des gens devait être fixée. Ces paroles s'appliquent tout à fait à

l'œuvre de Durlacher. Selon Primo Levi, ceux qui ont survécu aux camps sont de préférence les pires; les meilleurs sont selon lui tous morts. Durlacher trouve ce jugement absurde, rejette le sentiment de culpabilité que l'on nous a imposé et nous montre dans ses livres justement les bons et les honorables. Il nous présente des portraits percutants, poignants, inoubliables - de petits monuments pour des gens qui, dans des circonstances particulièrement rudes, se sont dépassés. Dans *Quarantaine* il commémore ainsi Bennie Brill, qui donnait des cours de boxe dans la baraque-cuisine; Heinz Gabel qui a su préserver la famille de la déportation pendant quelque temps; le docteur Belinfante qui enseigna les mathématiques à Theresienstadt. Durlacher n'a pas confiance en un système ou en un collectif, mais par contre bien en un individu seul. Dans l'épilogue de son recueil de récits *Drenkeling* (Noyé) il écrit à propos de l'Allemagne: «Ce n'est pas un pays d'aveugles, de muets, de sourds. Qui voulait entendre, pouvait entendre. Qui voulait voir, pouvait voir. (...) D'innombrables Allemands se sont laissés tenter par la barbarie. D'innombrables Allemands, paralysés par la peur ou indifférents, nous ont vus, devant leurs yeux, nous noyer. Et quelques-uns, tel que le serueur Fritz à Riva, au Lac de Garde, ont sauvé un noyé des ondes».

Jeroen Vullings

(*Tr. J. Simons*)

G.L. DURLACHER, *Strepen aan de hemel. Oorlogsbevingeringen* (Rayures au firmament. Souvenirs de guerre), Meulenhoff, Amsterdam, 1985.

G.L. DURLACHER, *Drenkeling. Kinderjaren in het Derde Rijk*, (Noyé, Enfance au Troisième Reich), Meulenhoff, Amsterdam, 1987.

G.L. DURLACHER, *De zoektocht* (La quête), Meulenhoff, Amsterdam, 1991.

G.L. DURLACHER, *Quarantaine. Verhalen* (Quarantaine. Récits), Meulenhoff, Amsterdam, 1993.



«C'était un jardin extraordinaire...» :

«Le Jardin de cuivre» de Simon Vestdijk

Bien qu'il soit entré en littérature relativement tard - il a publié son premier roman, *Terug tot Ina Damman* (A la recherche d'Ina Damman), à l'âge

de 36 ans -, l'écrivain néerlandais Simon Vestdijk (1898-1971) a composé une œuvre de fiction immense. Celle-ci comporte en effet, outre une trentaine de nouvelles et un nombre quasi incalculable de poèmes, pas moins de 52 romans. Parmi tous ceux-ci, *De koperen tuin* (1950), paru en traduction française sous le titre *Le Jardin de cuivre*, semble avoir eu pour Vestdijk une importance toute particulière. Il a en effet affirmé à plusieurs reprises que c'était son roman préféré. Lorsqu'il le relisait (Vestdijk avait l'habitude de lire ses romans à haute voix à ses intimes), il lui était extrêmement difficile de maîtriser la vague d'émotion que suscitait en lui la mort tragique de l'héroïne, Trix Cuperus, qui se suicide à l'âge de 22 ans en absorbant une dose mortelle d'arsenic.

L'intrigue du *Jardin de cuivre* se situe au début du siècle dans une petite ville de Frise, province natale de Vestdijk. La hiérarchie sociale y est d'une importance capitale et influe de façon déterminante sur les rapports qu'entretiennent entre eux les différents personnages. Ainsi, le protagoniste du roman, le jeune Nol Rieske, se désigne lui-même fréquemment comme «le fils du juge». Son amour pour Trix Cuperus, dont le père, musicien de son état, mène une vie résolument anticonformiste, semble dès le départ voué à l'échec. Cet amour revêt cependant un caractère exceptionnel : il est né alors que Nol et Trix étaient encore enfants.

Lors d'une chaude journée d'été, ils ont spontanément dansé ensemble dans le parc municipal, au son d'une musique frénétique orchestrée par le père de Trix. Les instruments de cuivre qui vibraient dans le soleil, les longues mains fraîches de Trix, la danse tourbillonnante, tout ceci a provoqué en Nol une exaltation intense dont le souvenir restera pour lui inoubliable. Durant toute son adolescence et bien qu'il ne la voie que rarement, il voue à cette fille pâle, longiligne et froide une véritable vénération dont il ne prend cependant conscience que très progressivement. Ce n'est

que beaucoup plus tard, alors qu'il est assis sur le seuil de la maison de Cuperus, devenu entre-temps son maître de musique, et qu'il écoute celui-ci égrèner une musique cristalline, que Trix et lui se déclarent leur amour et échangent leur premier baiser. Ici encore la musique apparaît en contrepoint de leur amour. Elle joue d'ailleurs un rôle primordial dans l'ensemble du roman. Les parents de Nol organisent fréquemment des soirées musicales auxquelles participent quelques célibataires qui tous occupent une position sociale prééminente et sont en outre plus ou moins amoureux de Madame Rieske. Celle-ci, une jolie personne enjouée, possède un don musical certain. Le père, par contre, un homme sec, cérémonieux et acharné au travail, apprécie la musique pour autant qu'elle n'exprime que des sentiments modérés. Chris, le frère aîné de Nol, s'acharne pendant des années au piano pour enfin se rendre compte qu'il n'a aucun talent. C'est alors que Nol prend la relève : déjà impressionné par la musique du Jardin de cuivre, il éprouve une émotion indicible en entendant une sonate de Haydn et décide alors de suivre des cours de piano chez Cuperus. C'est ainsi qu'il suit de près la gestation de plusieurs représentations d'opéra dirigées par Cuperus, la plus marquante étant celle de *Carmen*. La représentation de l'opéra de Bizet sera cependant un fiasco complet et marquera le début de la déchéance de Cuperus qui meurt quelques années plus tard dans une crise de delirium tremens.

Peu de temps après cette représentation, Nol quitte la ville pour entamer des études de médecine mais il vit dans l'attente de revoir Trix. Il apprend bientôt que la jeune fille «file un mauvais coton» (p. 183) : il est de notoriété publique qu'elle est devenue la maîtresse de Vellinga, rédacteur en chef du journal local, et elle aurait eu d'autres aventures amoureuses. Trois ans plus tard, Nol la revoit au Cercle du Jardin, où elle a trouvé un emploi de serveuse.



Edgar Fernhout, «Portrait de Simon Vestdijk»,
huile sur toile, 116 x 73, 1958,
«Letterkundig Museum», La Haye.

Tous deux se retrouvent dans le parc, sous la clarté laiteuse de la lune. Cette scène des retrouvailles dans «le Jardin des Jardins» (p. 221) met particulièrement en lumière la complexité du sentiment qu'éprouve encore Nol pour Trix : s'y mêlent à la fois la pitié, la crainte, la soif de domination et le désir d'être protégé par elle (Nol rêve que la jeune fille, plus grande que lui, se penche pour l'enrober dans sa chaleur)... Par ailleurs, il semblerait que cette scène soit également une scène d'adieu. Trix se révèle à lui comme «tissée de la lumière de la lune» (p. 223) ; elle est immatérielle et donc déjà morte pour lui. Elle est aussi indissolublement liée au souvenir du Jardin de cuivre qui, en ces mois d'automne, est devenu un jardin d'argent.

Le lendemain, Nol se rend chez Trix et lui demande de l'épouser. La jeune fille se juge

indigne de lui. Elle lui apprend alors que Vellinga a abusé d'elle après la lamentable représentation de *Carmen*. Par la suite elle a pris plaisir à exercer son pouvoir de séduction sur lui ainsi que sur d'autres hommes appartenant tous à la classe bien-pensante de la ville. Mais Nol n'en démord pas : il veut donner une leçon de moralité à cette ville confite dans son provincialisme en épousant celle que l'on qualifie déjà de fille publique. Trix lui demande de rester avec elle cette nuit-là, mais Nol refuse. Peu de temps après son départ, elle se suicide. Désespéré, Nol erre dans les rues. Il sait que seuls lui restent la solitude et un chagrin immense, qui deviendront son unique bien propre et qu'il refusera désormais de perdre.

Le style de Vestdijk est particulièrement caractéristique : c'est un style baroque aux périodes émaillées de paradoxes, au vocabulaire recherché, de sorte qu'il est assez difficile de pénétrer dans son univers romanesque. Mais dès que l'on a quelque peu progressé dans la lecture du livre, on a l'impression que le style prend de l'ampleur, qu'il vous entraîne irrésistiblement dans un tourbillon de sentiments contradictoires qui se mêlent si étroitement que l'on ne parvient bientôt plus à distinguer l'amour de la haine, la passion du calcul, la joie de l'angoisse. Cette suggestion d'un ample mouvement qui vous emporte, nous l'avons retrouvée dans la traduction proposée par Jacques Plessen et Robert Strick, ce qui nous donne à penser qu'il s'agit d'une bonne traduction même si elle présente quelques défauts. Il semble en effet que les traducteurs aient voulu reproduire le style recherché de Vestdijk en utilisant un vocabulaire peu fréquent, parfois même archaïque. En voici quelques exemples : «faire bamboche» (p. 130), «le bibendum» (p. 136), «croquer le marmot» (p. 166), «le carabin» (p. 209), «la basoche» (p. 229), être «abstème» (p. 279), etc. Le caractère assez artificiel de la traduction qui en résulte apparaît également dans certaines tournures de phrases par trop alambiquées. Cela ne gâche

cependant pas vraiment le plaisir de (re)découvrir en langue française ce merveilleux roman de Vestdijk que d'aucuns ont surnommé avec raison «le Proust néerlandais».

L. Wattier-Nachtergaele

SIMON VESTDIJK, *Le Jardin de cuivre* (titre original: *De koperen tuin*), Éditions Phébus, Paris.

Voir aussi *Septentrion*, XVII, n° 3, 1988, pp. 2-11.



Lieve Joris à Damas

La maison d'édition Actes Sud n'admet pas n'importe quels récits de voyage dans sa série Terres d'Aventure: il s'agit en premier lieu de témoignages engagés ouvrant une fenêtre sur le monde. Prenez par exemple *Les portes de Damas*, le dernier livre de l'auteur flamand Lieve Joris (°1953). Toute jeune encore, elle quitte son village natal du Limbourg pour voyager, tout en faisant de ses expériences des reportages à l'intention de quelques journaux amstellodamois. Une carrière de rêve, semble-t-il mais pour Joris il était d'une importance vitale en quelque sorte, de s'évader des limites étroites que lui avait imposées son éducation.

Actes Sud avait déjà publié *Mon oncle du Congo*, dans lequel elle parlait sur les traces de son oncle prêtre, qui fut pendant de longues années missionnaire au Zaïre.

Depuis quelque temps déjà, Lieve Joris avait établi pour elle-même que seul ce qu'elle avait vu de ses propres yeux, était digne de sa confiance; disposition d'esprit qui convient parfaitement à la journaliste. Sa toute première série de reportages publiée sous forme de livre, traitait du «Golfe», région de pays pétroliers riches autour du golfe Persique. Il n'y avait pas que la curiosité à la pousser à entreprendre en tant que femme des voyages dans un monde si hostile à l'égalité de la femme; elle était avant tout particulièrement motivée à le faire autrement que quiconque avant elle.

Après un livre sur les évolutions récentes en Hongrie, dont Joris avait également été le

témoin direct, elle se mit à mûrir l'idée d'aller voir à Damas une vieille amie avec qui elle avait lié connaissance douze ans plus tôt, lors d'un congrès à Bagdad. Bien entendu, l'occasion de cette initiative était la guerre du Golfe, mais au lieu de partir pour l'Irak, Lieve Joris choisit de se rendre en Syrie. Une fois de plus, son intuition des causes profondes la mettait sur la bonne voie. Il ne s'agit pas tellement pour elle de donner des informations de la ligne de front; ce qui l'occupe bien davantage c'est de montrer comment quelques individualités parmi les millions et les millions d'Arabes réagissent depuis leur foyer à ce monde en plein changement. C'était là l'objectif de son séjour chez Hala à Damas: comprendre ce que c'est que de vivre dans un pays arabe relativement stable où jusqu'à nouvel ordre, le fondamentalisme n'a que peu de chances.

Joris avait déjà visité au Moyen-Orient des endroits bien plus inquiétants, mais même ici la mauvaise surprise ne se fait pas attendre. L'accueil particulièrement chaleureux qu'on lui avait réservé est troublé aussitôt, lorsqu'elle apprend que depuis des années, le mari de Hala est détenu par le régime Baath d'Assad, à cause de ses sympathies marxistes. Il est loin d'être le seul: les «mukhabarat», les espions du gouvernement, sont la terreur d'une population divisée entre la minorité alamite qui détient le pouvoir, et la majorité sunnite à laquelle appartient Hala. Quoi qu'il en soit, dans cette société qui, parmi les pays arabes, est sans doute celle qui, toutes proportions gardées, se rapproche le plus de l'Occident, c'est toujours l'islam qui donne le ton. Cependant, les «frères musulmans» chiïtes ne sont pas ce que Hala a le plus à craindre. Bien qu'elle ait un emploi à l'université et qu'elle puisse dès lors subsister aisément en tant que femme seule avec sa fille, elle reste sous l'emprise de sa famille et de celle de son mari.

D'une part, Lieve Joris jouit de la sécurité que lui offre la vie dans le petit ménage de son